

Ils roulaient. Akim était devant à côté d'Ana Roth. En silence.

Puis Akim, comme si ça lui avait échappé :

– Si on m'avait dit que je passerais la journée avec une vieille Juive.

Nadjat, à l'arrière, bondit.

– Tu peux pas être poli !

Mais Ana Roth :

– Qu'est-ce qu'il a dit de mal ? C'est la stricte vérité : je suis vieille, et je suis juive. Je ne regrette ni l'un ni l'autre.

– Quand même, dit Mathilde. Vous préféreriez pas être encore jeune ?

Ana Roth ne répondit pas. Sa jeunesse avait été si difficile qu'elle n'aurait surtout pas voulu y retourner. Et même si elle savait qu'à son âge la vie ne durerait plus très longtemps, elle était assez heureuse de ce qu'elle était devenue.

– Tant que je peux encore conduire !

– Si vous voulez, je peux vous remplacer, dit Akim qui essayait de se rattraper.

– Tu as le permis ?

Il réalisa qu'il avait encore dit une bêtise. Bien sûr il n'avait pas le permis. Ça ne l'empêchait pas de conduire. Quelque fois. La voiture d'un copain. Ou celle de son père quand ils retournaient au bled.

– Vous savez où on va ? demanda Mathilde pour changer de conversation.

– Je crois que oui, dit Ana Roth. Oh oui ! Je crois que je le sais. Je crois que j'ai toujours su où l'âne gris allait nous conduire.

Midi

Au plein soleil de midi, ils dormaient tous à l'ombre d'un arbre.

Sauf l'âne.

Semper broutait tranquillement les hautes herbes du pré. Et malgré son regard impassible, son front dur qui lui faisait comme un masque, il y avait en lui comme un regain de jeunesse. Comme si, bien plus que le nourrir, les saveurs de ces herbes de grands champs étaient un retour à des années anciennes. Quand il relevait la tête pour mâcher des herbes un peu plus coriaces – mais au goût sans doute bien plus prononcé – c'était toujours en direction des collines qu'il regardait. Plus haut, toujours plus haut. Là où commençait la forêt. Comme s'il y cherchait déjà les passages à travers lesquels il allait conduire la petite troupe.

– C'est là-haut qu'on va ?

Samir ne dormait plus. Appuyé contre l'arbre il regardait l'âne et mâchouillait lui aussi un bout d'herbe.

– Tu aimes vraiment ça ?

Il préférait quand même manger un morceau de pain et un peu du fromage que

Monsieur Crouzon avait achetés dans un village où ils étaient passés.

Il but un coup à la bouteille d'eau que Monsieur Crouzon avait achetée avec le reste.

– Pour la route ! il dit, comme il l'avait souvent entendu dire à des adultes.

Alors il se leva. Et d'un bout d'herbe commença à taquiner les dormeurs.

Lino, d'abord.

– C'est l'heure de se réveiller. Faut aller au collège. Faut pas être en retard au collège sinon tu vas te faire gronder.

– Oh, ça va ! lança Lino en ouvrant les yeux.

Mais quand il vit que c'était Samir.

– Quoi ! Semper est déjà reparti ?

– Ça va pas tarder, dit Samir qui maintenant était en train de chatouiller l'oreille de Sara avec son brin d'herbe.

Monsieur Crouzon fut le dernier à se réveiller.

– C'est plus de mon âge, ces trucs-là.

– Ça va encore être long ? demanda Sara.

– Y a que Semper qui le sait, dit Samir.

On aurait dit que Semper n'avait attendu que ça. Voyant que tous étaient maintenant debout, il se remit en route.

– Ca va monter, dit Lino.

C'était une route étroite qui se glissait entre les vallons. Au milieu des arbres. Du coup il faisait frais, et c'était plus agréable pour marcher.

Mais au bout d'un peu plus d'une heure, ils étaient déjà fatigués.

La marche de la nuit. Le peu de sommeil. La peur, aussi. Cela faisait beaucoup. Sans compter que depuis qu'ils étaient partis, ils n'avaient pas beaucoup mangé.

– On fait une pause ! lança Monsieur Crouzon.

Semper s'arrêta.

– Il comprend tout, dit Lino en riant. Bientôt on pourra discuter avec lui et il nous dira ce qu'il a dans la tête.

Mais c'était manière de masquer son inquiétude.

Tout cela commençait à lui paraître vraiment de la folie. Suivre un âne ! La nuit ! Le jour ! Sûr que s'ils n'avaient été que les trois enfants, ils auraient fait demi-tour depuis longtemps. La présence de Monsieur Crouzon les avait rassurés. Si même un adulte trouvait du sens à cette affaire !

Sauf que maintenant ça ne marchait plus. Lino avait une sorte de boule qui lui coinçait la respiration, et ça devenait comme des larmes dans ses yeux.

Il se tourna vers Monsieur Crouzon.

– Vous savez où on va !

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Vous savez où on va, sinon vous ne marcheriez pas avec nous. Vous ne seriez pas assez fou pour...

Monsieur Crouzon tendit un morceau de fromage à Lino.

– Mange quelque chose, ça te fera du bien.

D'un geste brusque, Lino envoya valdinguer le bout de fromage.

– J'en veux pas de votre fromage. C'est pas ça qui me fera taire. Dites-nous où on

va! Dites-nous où vous nous conduisez avec cet âne!

– Arrête, Lino.

Sara essayait de le calmer mais ça ne servait à rien. Planté au milieu de la route, Lino gesticulait. Criait.

– Tu ne vois pas que tout ça c'est du baratin? Il se moque de nous. J'ai toujours pensé que Monsieur Crouzon était un type bizarre. Si ça se trouve...

– Quoi? dit Monsieur Crouzon. Si ça se trouve, quoi? Écoute Lino, personne ne t'oblige à continuer. Si tu veux rentrer, c'est par là.

Il montrait la direction d'où ils venaient.

– Au village où on a acheté le pain et le fromage, tu trouveras bien quelqu'un qui... Pas la peine, d'ailleurs. Écoute.

On entendait au loin venir une voiture.

– C'est simple, dit Monsieur Crouzon. Si tu veux on l'arrête et on lui demande de te ramener. Décide-toi.

Silence.

Seulement le bruit du vent dans les arbres.

Et le moteur de la voiture qui approchait.

Lino regardait de droite et de gauche comme s'il attendait un secours de Samir ou de Sara.

Mais ce fut le contraire.

– On ne va pas passer la journée ici, lança Sara. Tu fais ce que tu veux, mais moi je continue. Tu viens, Samir?

Samir regarda Lino sans rien dire.

– Allez, viens, Semper!

Il voulut tirer l'âne par le licol pour

qu'il parte avec eux, mais Semper s'écarta. Campé sur ses pattes de devant, on voyait bien qu'il ne bougerait que lorsqu'il l'aurait décidé.

– Tu vois, dit Monsieur Crouzon. Même Semper t'attend.

On devinait que la voiture n'était plus qu'à quelques virages.

– Tant pis, dit Sara. J'y vais seule. Vous me rattraperez.

Elle s'était déjà éloignée d'une centaine de mètres lorsque la voiture déboucha.

Sara fit un signe de la main au conducteur.

Le conducteur répondit à son bonjour.

Samir qui tenait toujours Semper par le licol fit lui aussi un signe.

Le conducteur répondit à Samir.

Quand la voiture passa devant Lino et Monsieur Crouzon, le conducteur les salua aussi de la main. Par la fenêtre ouverte, il lança un chaleureux :

– Bonne balade !

Monsieur Crouzon répondit à son salut.

Lino n'avait pas bougé.

La voiture disparut dès le premier virage.

À nouveau ce fut le silence.

Puis le bruit des pas sur la route.

Lino avait repris la marche.

Semper à sa suite.

Et tous les autres.

Ils marchèrent encore près de deux heures. Les provisions étaient maintenant épuisées. Ils n'avaient même plus d'eau.

À tout moment ils devaient s'arrêter pour attendre l'un ou l'autre.

Semper, lui, ne paraissait pas fatigué.

Ou plutôt : c'était simplement cette manière qu'ont les ânes d'aller au bout de ce qu'ils ont entrepris. Un pas plus un pas. Quelle que soit la charge. Quelle que soit la difficulté. Un pas plus un pas et on finit par arriver.

Maintenant à nouveau il portait les enfants. Serrés sur son dos. Comme un seul corps on aurait dit. Ils avaient au moins appris à ne plus se méfier l'un de l'autre. À se reconforter du simple contact de l'autre.

— Et vous, Monsieur Crouzon ? avait dit Lino qui devait s'en vouloir d'avoir été dur et injuste avec lui.

Monsieur Crouzon avait soulevé les épaules. De toute façon il n'y avait plus de place sur l'âne. Pas d'autre solution que de continuer à marcher. Même si pour lui aussi ça devenait de plus en plus difficile. Il avait très mal aux pieds. Et il avait réalisé qu'il n'avait pas pris ses médicaments pour le cœur. Jusqu'à présent ça allait, mais s'ils devaient continuer comme ça longtemps !

Maintenant Monsieur Crouzon comprenait l'énorme responsabilité qu'il avait par rapport aux enfants. Si cela tournait mal, sûr qu'on lui mettrait tout sur le dos. Ce serait de sa faute. À qui ferait-il croire qu'il n'avait fait lui aussi que suivre l'âne ? Il pourrait dire adieu à son travail. Et encore heureux si on ne se mettait pas à raconter des saletés sur son compte. On en avait mis en prison pour moins que ça. Enlèvement d'enfants !

Monsieur Crouzon eut peur.

Tellement peur qu'il s'arrêta d'un coup.
Et l'âne, aussi.

– Ça va pas, Monsieur Crouzon, dit Sara.

– Non, rien. Un étourdissement. Ça va passer.

– On vous laisse un moment la place,
lança Samir qui déjà avait sauté de l'âne.

Les enfants étaient à terre.

Monsieur Crouzon sur l'âne.

– Faut qu'on prenne soin de vous, dit Sara.

Elle tenait le licol de Semper dans la main et c'était un peu comme si c'était elle qui menait le convoi. Mais il n'y avait qu'à suivre la route.

On voyait les sommets des montagnes. La découpe en dents de scie que ça faisait dans le ciel.

– On va monter là-haut ? demanda Samir.

Il avait une drôle de voix. Toute petite. En d'autres circonstances, Lino ne se serait pas privé de se moquer. Mais là il comprenait que c'était au tour de Samir d'avoir au creux du ventre la boule qui empêche de respirer et fait venir les larmes.

Comme si l'inquiétude était une sorte d'oiseau qui tournait autour d'eux et se posait tantôt sur l'un tantôt sur l'autre.

Personne ne pouvait répondre à Samir.

– Là-haut c'est la frontière, dit Monsieur Crouzon.

Il essayait de parler d'une voix calme. Comme quelqu'un qui donnerait des indications touristiques.

– De l'autre côté, c'est un autre pays.

Mais à simplement le dire, il sentait bien qu'un frisson les avait tous parcourus.

La frontière !

C'était bien plus que l'inconnu. Un autre monde.

Et la franchir, c'était peut-être ne jamais pouvoir revenir dans celui-ci. C'était une frontière désormais sans gardes, sans douaniers, où on passait simplement sans personne pour contrôler. Mais au lieu de rassurer Monsieur Crouzon, ça l'inquiétait encore plus. Il n'y aurait personne pour les arrêter.

Il n'en dit rien aux enfants.

La route continuait à flanc de coteau, mais il n'y avait plus d'arbres. Que des rochers. De l'herbe rase.

Et quelques lacets plus haut : une grosse maison de pierre, aussi seule qu'eux, aussi perdue.

Porte fermée.

Volets fermés.

Le toit n'avait pas l'air en très bon état. Elle paraissait abandonnée. Tantôt ils la voyaient. Tantôt ils la perdaient de vue. Mais d'un coup au sortir d'un virage très raide, ils se trouvèrent nez à nez avec elle.

Semper s'arrêta net.

Dans l'élan, Monsieur Crouzon sauta du dos de l'âne.

Alors, sans savoir comment, tous comprirent qu'ils étaient arrivés. Que c'était là.

Ils laissèrent Semper faire les derniers mètres. Seul.

Devant la maison il y avait une sorte de petite terrasse à l'herbe beaucoup plus rase.

Oui, c'était là.

Trois ânes

Les quatre fers en l'air, Semper se roulait sur le dos – comme le font les ânes, toujours au même endroit, tous au même endroit.

Et quand il se releva ce fut un braiment qui résonna jusque dans la vallée.